

Les élèves de 2^{nde} ont toutes et tous rédigé un discours sur le thème de l'égalité. La question posée était : « Tous égaux ? » Chaque classe a élu le meilleur discours et les finalistes ont concouru en salle d'études en présence de Madame Hervy, proviseure, de professeur.es et de camarades encourageants.

Le jury, après délibération, a récompensé les discours suivants :

1^{er} prix : Juliette Sailler(2^{nde} 7)

Je suis une femme, une femme qui pense trop,
Je suis une femme, une femme qui ne dit rien,
Je suis une femme, une femme qui, pour ne pas blesser, pas fâcher,
Je suis une femme qui ne dit rien, qui se tait.
Mais la parole court, court, court, court et m'opprime.
La parole me tue de s'exprimer,
La parole me brûle et m'affame,
Alors au diable les blablas,
Au diable leurs jugements et leurs regards,
Aujourd'hui, je suis une femme, que dis-je une gamine !
Une gamine qui a peur,
Une gamine terrifiée,
Terrifiée par leurs regards, leur force et leur jugement,
Terrifiée par les hommes.
J'ai 15ans. 15ans et j'ai peur.
15ans et mes larmes ont déchiré mes joues.
15ans et on me promet l'enfer.
15ans et je n'ai pas le courage de regarder un homme.
15ans et j'ai honte de moi et de mon corps.
Petite, j'ai appris ou du moins j'ai cru que je n'avais pas d'importance,
Que ma voix devait être délimitée par des silences,
Des silences et des absences.
Mais aujourd'hui je refuse d'être soumise :
Soumise derrière ces « pardons », pardon d'être moi,
Pardon de me maquiller,
Pardon d'être trop fine, trop plate,
Pardon de montrer mon corps,
Pardon d'être voilée,
Pardon d'être grosse,
Pardon d'être trop ou pas assez.
Mais jusqu'où irons-nous ?
Pardon de pleurer, de sourire, de rêver,
Pardon de respirer et finalement pardon d'exister !
Alors, voilà, je sors tout,
Je sors moi, je sors mon cœur.
Je sors mes pleurs et mes sourires.
Je suis femme, femme offusquée de la France,
Offusquée de sa devise et de ses actes,

Nous prôtons des mots mensonges, des mots inconnus,
 Des mots dont nous ne savons même pas la signification.
 « Liberté, Égalité, Fraternité » :
 Belles promesses rêvées
 Mais ce ne sont que des rêves,
 Qu'une façon de nous amadouer.
 De nos jours qui peut regarder son voisin et lui dire
 « Je suis ton égal »
 Elles sont peu, inexistantes peut-être.
 Nous nous sentons inférieures, non méritantes,
 Car on nous a dressées à être obéissantes,
 Montées contre notre plus proche allié,
 Nous-même.
 Sommes-nous égaux ?
 Qu'est-ce que l'égalité ?
 Une loi ou une vie ?
 Une rivière qui se déverse sur notre vie ?
 Comment parler d'égalité quand les femmes balancent des porcs ?
 Quand ça fait si longtemps que le vase déborde ?
 Des paroles tranchantes qui nous brûlent la poitrine et nous accusent,
 « Le diable se cache dans ses formes »
 « D'un décolleté elle m'a tenté alors après tout elle a tous ses torts »
 De fausses excuses en cachette,
 Pourtant un viol reste un viol, ça ne dépend pas d'la taille de sa robe.
 Ils nous traitent d'oiseau de nuit car c'est plus facile que d'admettre
 Qu'on ne veut pas prendre un verre car ils ne savent pas s'y prendre.
 Femmes comme des femelles, hommes comme mâles dominants,
 Comme si c'était de notre faute si les hommes sont dans l'abus :
 « Ses habits, normal qu'on l'agresse dans la rue »
 Étouffées par son étreinte, rares sont celles qui portent plainte,
 Plus de femmes tombent sous les coups que de maris qui tombent sous écrous.
 Une robe enfilée et le prince t'a demandé ton prix ?
 Tu rêvais d'égalité ?
 Tu seras moins payée que les hommes :
 « Ce n'est pas une femme qui va m'donner des ordres ».
 Rapaces sont les hommes de loi alors ne t'attends pas à ce qu'ils les appliquent,
 Le changement ne viendra pas des politiques
 Suffit d'entendre comment ça parle dans les palais de la république,
 une ambiance qui traumatise.
 Ici, être une femme est un combat,
 Alors ne me parle plus d'égalité, ici on ne sait plus qui c'est,
 Ça fait un bail qu'elle nous a quittées.

2^{ème} prix : Alyssa Fontaine (2^{nde} 3)

« Est-ce que s'il n'était pas intervenu il serait mort ? »

« Est-ce que s'il n'avait pas fait un dessin du prophète, il serait mort ? »

Ça, ce sont les questions qu'a posées Mehdi, 10 ans, le 16 octobre dernier à l'occasion d'un hommage à Dominique Bernard. Il faut dire que Mehdi et sa famille ne regardent pas la télé, il n'était pas au courant. Il faut dire aussi que Mehdi n'habitait pas loin de Perpignan et qu'il est le seul élève musulman de sa classe. Deux jours plus tard, il se retrouve à la brigade face aux gendarmes.

« A quel âge as-tu commencé à pratiquer ? »

« Est-ce que tu jeûnes ? »

« Est-ce que tu pries ? »

Ça, ce sont les questions qu'ont posées des militaires à un enfant de dix ans pendant trois heures, sans que ça ne pose problème. C'est non plus en tant qu'enfant qu'il pourra sortir mais en tant que terroriste accusé d'apologie du terrorisme. Sait-il seulement ce qu'est le terrorisme ? On lui a fait comprendre que pour lui l'erreur, la naïveté, la curiosité enfantine étaient interdites. Parce que, dans leurs yeux, Mehdi n'était pas un enfant : c'était un terroriste.

Et c'est ce même regard qui pousse un policier à tirer au flashball sur Lilian, 15 ans, pour avoir osé s'être retrouvé dans une manifestation. Il était parti s'acheter une veste profitant des soldes. Il finira avec un trou dans la joue et la mâchoire broyée. Alors qu'il tentait de survivre sur son lit d'hôpital, le policier mentit, l'accusant d'être un casseur.

Et c'est ce même regard qui permet à un policier de plaquer dangereusement au sol Mathis, 9 ans, devenu incontrôlable après qu'un de ses camarades l'ait traité de « sale noir ». Sous cette horreur des commentaires disaient : « sa mère n'a pas su l'éduquer », « j'ai hâte de voir son futur casier judiciaire à ses dix-huit ans ». Parce que dans leurs yeux Mathis n'était pas un enfant : c'était un futur délinquant.

A l'instar de Gabriel, 14 ans, qui voulait voler un scooter avec son ami, mais est parti en courant lorsqu'il a vu des policiers. Ces derniers l'ont suivi, l'ont insulté « d'enculé », il leur avait pourtant dit « s'il vous plaît, je me rends ». On l'a menotté, plaqué au sol, maintenu par les pieds, on lui a martelé le visage de coups. Devant les pompiers, les policiers dirent qu'il était tombé. Gabriel passa dix jours à l'hôpital.

Ces événements ne sont pas de simples faits divers mais bien la conséquence d'un système qui déshumanise ces enfants. Qui leur fait comprendre qu'ils ont eu tort. Tort d'avoir mal formulé une question, tort de s'être retrouvé dans une manifestation au mauvais moment, tort de s'être énervé après avoir reçu des insultes racistes. Et que la moindre erreur de jeunesse aurait pu leur coûter la vie. On leur avait promis pourtant l'égalité au centre de la devise, mais c'est la joue plaquée au sol qu'ils devront apprendre que ce sont des sous-citoyens.

Et c'est ce même regard qui permet à un État de bombardier impunément une population constituée pour moitié d'enfants et d'adolescents. Des regards profondément racistes qui transforment des enfants en terroristes, en voleurs, en assassins, en délinquants, en sauvages, en barbares, en animaux.

Moi je crois que ce sont des enfants qui se font voler leur humanité par la violence de l'État.

3^{ème} prix : Mathilde RAVELOSON (2^{nde} 2)

Il est six heures, je rêve encore tandis qu'elle sent déjà cette réalité -
Cette réalité qui emprisonne, te bâillonne, te pousse d'un canyon,
Un canyon, sans fin sans atterrissage,
Juste, une chute libre qui s'arrêtera par miracle ou malheur.
Il est huit heures, je ne vois que cet exercice projeté,
Elle ne voit que l'obscurité qui éclaire toujours sa Réalité,
Sa réalité ancrée, qui lui colle à la peau, cette peau qui dessine ses os.

L'heure du déjeuner approche, je sors du lycée avec hâte ;
Elle les regarde sortir, ces enfants chanceux et se dit d'une voix délicate :
« pourquoi moi ? »
Cela est vrai, pourquoi elle ? Pourquoi est-elle née dans ce pays en développement
Dans cette famille pleine d'endettement ? Elle n'a point choisi cette réalité.

Elle rentre de cette dure journée,
fatiguée et presque enrouée.
Quel dur labeur ce fut, mais elle s'en sort perdue,
elle n'en sort surtout que de pauvres pièces,
de pauvres pièces qui rayonnent dans cette pièce vêtue d'un toit à peine fixé.

Je suis en fin d'année, je m'apprête à choisir mon futur, je rentrerai dans la vie d'adulte.
Et elle, de l'autre côté, elle vit déjà cette vie d'adulte sans même l'avoir choisie.
Nous rêvons d'être médecin toutes les deux, prêtes à faire nos bagages pour enfin toucher -
Toucher ce rêve du bout des doigts.
Mais ce rêve, lui, s'écroulera devant elle pour laisser place à cette affreuse Réalité.

Nous ne partons pas avec les mêmes armes, les mêmes bagages pour affronter -
affronter la vie.
On nous dit de rêver grand, beau et fort.
Mais sans même un effort, nous nous rendons compte que notre vie est déjà tracée.
Alors pour conclure, après tous ces mots durs, croyez-vous que nous sommes tous égaux ?
Un quart de petites filles et de garçons travaillent dès leur plus jeune âge à Madagascar,
Un quart qui participe déjà à l'économie familiale,
pendant que moi, vous, nous pouvons choisir notre destinée, la modifier, la changer.
Alors je vous le dis : non, nous ne sommes pas tous égaux face à notre parcours,
certains ont le choix, d'autres non.

Un jour, nous aurons peut-être tous les mêmes chances,
tous les mêmes moyens pour devenir ce que l'on veut,
dans un autre monde ce sera elle la médecin et moi je serai « elle »,
la roue tournera ou s'arrêtera de tourner
pour laisser place à une réalité alors affinée.